Péguy, Dieudonné et l'identité nationale

lun, 20/01/2014 - 12:00 | Anthony Gautier
Politique

Image: [1]

TRIBUNE. Que signifie aujourd'hui **« Être péguyste dans la cité »** ? Telle a été l'une des questions abordée par le colloque qui s'est tenu en fin de semaine dernière au Sénat, placé sous la présidence de Jean-Pierre Sueur, sénateur PS, et organisé par l'Amitié Charles-Péguy, à l'occasion du centenaire de la mort de l'écrivain orléanais. Alain Finkielkraut, péguyste revendiqué, exigeant, « *irrécupérable* » peut-être, comme il qualifie lui-même l'auteur de *Notre Jeunesse*, a profité de cette tribune pour évoquer tout l'intérêt de l'héritage politique et moral péguyste dans le débat sur l'identité nationale. De l'Affaire Dreyfus à l'affaire Dieudonné, de Jules Guesde à Edwy Plenel, d'Émile Zola à Alain Soral, Alain Finkielkraut analyse et décrypte les ressorts idéologiques et funestes « *d'une politique de décivilisation* ».

apostrophe45 publie en intégralité l'intervention orale d'Alain Finkielkraut qui fera l'objet d'une publication prochaine parmi l'ensemble des actes de ce colloque.

« Péguy dans la cité, c'est d'abord Péguy dreyfusard »

« Je ne me suis pas complètement montré indigne de lui (Péguy), voilà le seul espoir que je puisse émettre à l'égard de Péguy, et ce n'est pas tout à fait une analogie entre lui et moi.

« Pour moi, comme pour beaucoup de lecteurs, Péguy dans la cité, c'est d'abord Péguy dreyfusard. Et Péguy dreyfusard, ce n'est pas seulement parce que, dans cette affaire, il a choisi le bon camp, celui de nos valeurs, celui de la liberté contre les préjugés, celui de l'individu contre l'ordre social, de la justice contre l'intérêt de l'État, parce que des vaches sacrées de la démocratie conquérante seraient aussi les siennes. Il nous intéresse et nous interpelle car même dans le bon camp, il est irrécupérable.

Alain Finkielkraut et François Bayrou, président du MoDem. (apostrophe45)

« Péguy est rude, mais, il me semble, qu'il ne simplifie jamais, d'abord parce que sa position n'est pas simple »

« Son dreyfusisme n'est pas seulement une indignation devenue universelle, c'est un travail d'élucidation et de réflexion resté intempestif. En agissant, Péguy pense, et il donne infiniment à penser. Alors que polémiquer, en général, c'est simplifier, on sacrifie la nuance et l'esprit de finesse aux nécessités du combat, Péguy est rude, mais, il me semble, qu'il ne simplifie jamais, d'abord parce que sa position n'est pas simple. Il polémique avec ses adversaires, mais surtout avec ses amis. Il est socialiste. Et les socialistes rechignent à défendre la cause d'un officier bourgeois. Même quand ils n'établissent pas de lien entre capitalisme et judaïsme, ils ne veulent pas laisser le cas particulier d'un capitaine juif brouiller leur vision de l'histoire ni sa défense les distraire de leur combat. Il y a deux camps, deux blocs, deux classes, deux subjectivités antagonistes.

« Liebknecht démontrait par A + B, que Dreyfus ne pouvait pas être innocent »

« Et les socialistes allemands sont alors les plus systématiques. Et notamment Wilhelm Liebknecht. Dans une série d'articles publiés par *Die Fackel* le journal de Karl Kraus, - qui est l'objet aujourd'hui d'une très grande réhabilitation -, ces articles où Liebknecht démontrait par A + B, que Dreyfus ne pouvait pas être innocent. *« Est-il vraisemblable, est-il admissible, qu'un officier français dont la famille et les parents sont très influents, puisse être condamné pour un crime de haute trahison qu'il n'a pas commis, et demeurer sous les verrous cinq années durant ? »*

Alain Finkielkraut, un péguyste engagé. (apostrophe45)

« La persécution judiciaire d'un bourgeois par la bourgeoisie n'est pas logique »

« Autrement dit, la classe dirigeante n'ayant qu'un seul ennemi le prolétariat, c'est à lui qu'elle réserve l'exclusivité de ses mauvais coups, c'est contre les exploités que s'exerce l'injustice des tribunaux, entre exploitants, en revanche, la justice n'a aucun motif à être partiale.

« La philosophie de l'histoire ayant cru pouvoir soumettre la réalité humaine dans son intégralité à l'emprise du principe de raison, Liebknecht, qui est un hégélieno-marxiste radical, considère que la persécution judiciaire d'un bourgeois par la bourgeoisie n'est pas logique. Elle est donc frappée d'inexistence.

« *Nihil est sine ratione*, tout ce qui est doit être concevable ou conceptualisable, c'est-à-dire, en l'occurrence, traduisible en terme de lutte des classes.

« Le premier congrès général des socialistes »

« Et, en décembre 1899, a lieu à Paris, le premier congrès général des socialistes. L'enjeu : l'unité, mais l'ambiance est orageuse, Millerand, un socialiste, a accepté le ministère du commerce dans le cabinet de Waldeck-Rousseau, et il siège aux côtés du général Galliffet considéré comme le boucher de la Commune. Les débats durent quatre jours et quand Jules Guesde monte à la tribune, les ministériels parmi les socialistes, ceux qui sont d'accord avec le fait que Millerand siège au gouvernement, rentrent les épaules car Jules Guesde est le gardien de la pureté doctrinale, il fustige le compromis, il invoque les grandes figures du socialisme, dont Liebknecht, et à ce moment là, une voix s'élève : *« À bas Liebknecht »*.

« Immédiatement, une formidable clameur de réprobation et d'horreur éclata », Péguy

« Et Péguy commente, dans l'un des premiers articles des *Cahiers de la Quinzaine* : *« Je sursautais, tout cela était imprévu, cette exclamation prononcée sans éclat fut instantanément et distinctement entendue dans toute la salle. Immédiatement, une formidable clameur de réprobation et d'horreur éclata. Et puis, elle se polarise à gauche où elle se discipline sur l'air des lampions : à la porte, à la porte. »*

« Et, vérification faite, le cri a été poussé par le citoyen Joindi. Il est passé à la postérité grâce à Péguy.

Le colloque était organisé par l'Amitié Charles-Péguy (apostrophe45)

« Que signifiait cette phrase : qu'il n'y avait pas pour l'auteur deux humanités, la bourgeoise et la socialiste, mais une seule. Et ce cri, Péguy le reprend à son compte, car précisément il lutte sur deux fronts, contre l'antidreyfusisme antisémite et contre l'antidreyfusisme socialiste, fondé sur le déni idéologique de l'antisémitisme. Je crois que c'est de cette expérience que procède sa méfiance philosophique vis-à-vis de la philosophie comme totalité. Rien ne lui paraît plus dangereux que la mise en coupe réglée de l'être par la raison. Péguy n'est pas systématique. (…) Dans *Notre Jeunesse*, il a cette phrase admirable et profonde sous ses dehors tautologiques : *« Il faut dire ce qu'on voit, et surtout ce qui est plus difficile encore, voir ce qu'on voit. »*

« Comment faire quand on a une vision du monde pour quand même voir ? »

« C'est difficile parce qu'on ne voit jamais tout à fait les choses comme elles sont, il n'y a pas d'accès immédiat à la réalité, toute perception est enracinée dans une compréhension préalable, c'est ce que Heidegger formule en disant : le naturel est historial. Une compréhension, une vision du monde historiquement advenue, forge notre regard. Mais, en même temps, dit Péguy, on se condamne à l'aveuglement dès lors qu'on est totalement prisonnier de sa vision du monde.

« Comment faire quand on a une vision du monde pour quand même voir ? C'est une question péguyste par excellence. Et cette méditation politique et philosophique de l'affaire Dreyfus, il me semble qu'elle a gardé toute sa pertinence. La preuve.

L'affaire Dieudonné : le procès de Plenel

« La preuve, l'affaire qui vient de nous tomber dessus : l'affaire Dieudonné. Et là, je citerai l'exemple d'un journaliste qui se réclame de Péguy et avec lequel j'aurais vraiment beaucoup de mal à former une compagnie, une amitié, une famille d'esprit, une cité, ou que sais-je, parce qu'il place tous ses articles, tous ses scoops, toutes ses révélations sur les turpitudes des puissants, sous la patronage de cette phrase inaugurale des *Cahiers de la Quinzaine* : *« Dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité, dire bêtement la vérité bête, ennuyeusement la vérité ennuyeuse, tristement la vérité triste. »* Ce journaliste, c'est Edwy Plenel. Et il a parlé, à propos de l'interdiction des spectacles de Dieudonné, *« d'un attentat contre les libertés ».*

« L'esprit de Guesde et de Liebknecht souffle encore »

« Et c'est l'argumentation qui est très intéressante. Il a dénoncé cette affaire comme une diversion, un écran de fumée, une manière d'amuser la galerie, en lui faisant oublier les vrais problèmes. Dieudonné est évidemment un personnage détestable, admettait-il, mais le vrai du réel n'est pas dans son sinistre one-man-show, c'est par exemple la grève à Goodyear et les actions délictueuses d'un sénateur dans l'Essonne qui vient de conserver son immunité, le sénateur Dassault. Et il est intéressant d'entendre cet argument : on monte en épingle le scandale d'un comique pour faire oublier le scandale absolu de la non-levée de cette immunité parlementaire du propriétaire du *Figaro*. Cette forte parole anti-capitaliste démontre, me semble-t-il, que l'esprit de Guesde et de Liebknecht souffle encore.

« Une France black-blanc-beur, cimentée par la haine d'un système mondialisé dont les juifs tireraient les ficelles »

« Si Edwy Plenel est à ce point réticent à prendre l'affaire Dieudonné au sérieux, c'est pour une raison philosophique dans la vision néo-progressiste de l'histoire, le multiculturalisme est la réponse à toutes les formes de rejet de l'autre, et la solution à la crise du vivre ensemble. Et voici que surgit, inopinément, un événement, c'est-à-dire un antisémitisme multiculturel, une France black-blanc-beur, cimentée par la haine d'un système mondialisé dont les juifs, dans l'ombre, et dans la lumière, tireraient les ficelles. Cette haine n'est pas au programme, donc elle n'est pas. Comme écrivait Péguy dès 1899, *« les prophètes n'aiment pas le réel qui passe toute prophétie »*.

Péguy est mort le 5 septembre 1914, tué d'une balle au front, la veille de la bataille de la Marne. (photo DR).

« Et nombreux, aujourd'hui, sont les journalistes qui, croyant voir l'histoire en marche, ne voient pas ce qu'ils voient. Ceux-là, gagnés par l'idéologie, ce qu'on appelle couramment, et justement, le politiquement correct, ou la bien- pensance, sont fâchés avec l'événement dont ils ont professionnellement la charge. L'événement n'est pas *« leur maître intérieur »*, en effet, et la phrase est de Mounier, elle est très péguysite et magnifique, *« l'événement est leur valet. Et s'il désobéit, il passe à la trappe »*.

Du débat sur l'identité nationale

« Et, ce qui très intéressant aussi, c'est qu'Edwy Plenel, entend être sur le qui-vive, il n'entend rien laisser passer. Et quand le gouvernement a décidé de lancer, en 2009, un débat sur l'identité nationale, il a accompagné une pétition intitulée *« Nous ne débattrons pas »*, signée par 40.000 citoyens en colère, d'un article où l' on pouvait lire notamment : *« Pour la première fois depuis 1944-1945 s'énonce au sommet de la République l'idéologie de la droite extrême, celle qui fut au pouvoir avec Philippe Pétain sous Vichy, cette droite à la fois mauracienne, orléaniste, et élitiste qui n'avait jamais admis la démocratie libérale et qui vécut sa divine surprise.»* Pas d'ambiguïté, le débat sur l'identité nationale était, à mes yeux, très mal engagé. Le ministère de l'identité nationale était une catastrophe. On ne fait pas d'un ministère une proclamation. La question n'est pas là.

« La criminalisation de l'identité nationale, dans l'esprit d'Edwy Plenel, est un souvenir de l'Affaire

Dreyfus et de Barrès »

« Mais, ce n'est pas aux conditions du débat que s'en prend le directeur de la rédaction de Mediapart, c'est à son contenu, c'est à l'identité nationale elle-même car il y voit la marque de Pétain. Le racisme d'État est à l'œuvre dans ce concept, et c'est ce racisme qui doit être combattu et non je ne sais quelle révolte des peuples de toutes les couleurs contre le gouvernement aux mains du sionnisme. La criminalisation de l'identité nationale, dans l'esprit d'Edwy Plenel, est un souvenir de l'Affaire Dreyfus et de Barrès. Je cite Barrès : *« Nous exigeons de cet enfant de Sem - Dreyfus - les beaux traits de la race indo-européenne. Il n'est point perméable à toutes les excitations dont nous affectent notre terre, nos ancêtres, notre drapeau, le mot "honneur". Il y a des aphasies optiques où l'on a beau voir des signes graphiques, on n'en a plus d'intelligence. Ici l'aphasie est congénitale ; elle vient de la race. »*

Cette année marque le centenaire de la mort de Charles Péguy. Différentes manifestations sont prévues, notamment à Orléans. (Photo DR)

« Péguy catholique et patriote, semblait faire amende honorable »

« Mais cette approche raciste de l'identité n'en est ni le premier, ni le dernier mot. L'œuvre de Péguy l'atteste, et pas seulement son évolution après l'Affaire Dreyfus, il n'y a pas eu transformation, il n'y a pas eu rupture, il y a eu approfondissement, et son dreyfusisme même atteste de l'existence, et peut-être, de la nécessité, d'une autre définition de l'identité nationale. En 1910, paraît dans les *Cahiers de la Quinzaine* son chef d'œuvre, *Notre Jeunesse*. Or, à ce moment-là, la droite barrésienne qui tenait le haut du pavé, alors même que Dreyfus avait obtenu sa grâce, s'apprêtait à lui ouvrir les

bras. Quelques mois plus tôt, il avait publié *Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*, Péguy catholique et patriote, semblait faire amende honorable.

« Drumont, l'auteur de *La France juive*, célébrait le réveil de l'âme française, et saluait avec émotion *La Jeanne d'Arc* d'un ancien dreyfusard. Péguy, à ce moment-là, pouvait entrevoir le bout du tunnel, l'argent, car Péguy mangeait de la vache enragée. On lui promettait le prix de l'académie française, on lui faisait miroiter l'entrée à l'Académie française, il se disait qu'il pouvait sortir de la pauvreté, ce n'était pas la misère, mais c'était la pauvreté, c'était la solitude. Tout lui sourit à l'époque. Il envoie à sa mère les journaux qui parlent de lui. Il devient un chouchou.

« Il explique ce dreyfusisme par une fidélité plus profonde encore, ce qu'on pourrait appeler, précisément, une fidélité identitaire »

« Et, margé tout cela, le 17 juillet 1910, *Notre Jeunesse* : *« On peut publier, demain matin, nos oeuvres complètes, non seulement il n'y a pas une virgule que nous ayons retranchée, mais il n'y a pas une virgule dont nous n'ayons à nous glorifier »*. Péguy n'est donc pas un repenti. Il reste, quoi qu'il lui en coûte, et à l'époque il lui en coûte beaucoup, il faut le savoir, il reste fidèle à son passé dreyfusard - *« Nous fûmes des héros »* -, et il explique ce dreyfusisme par une fidélité plus profonde encore, ce qu'on pourrait appeler, précisément, une fidélité identitaire. *« Ce que nous défendons, ce n'est pas seulement notre honneur, ce n'est pas seulement l'honneur de tout notre peuple dans le présent, c'est l'honneur historique de notre peuple, tout l'honneur historique de toute notre race, l'honneur de nos aïeux, l'honneur de nos enfants, et plus nous avons de passé, plus nous avons de mémoire, (plus ainsi, comme vous le dites, nous avons de responsabilité), plus ainsi aussi ici nous devons la défendre ainsi. Plus nous avons de passé derrière nous, plus (justement) il nous faut le défendre ainsi, le garder pur. Je rendrai mon sang pur comme je l'ai reçu. C'était la règle et l'honneur et la poussée cornélienne, la vieille poussée cornélienne. C'était la règle et l'honneur et la poussée chrétienne. (...) L'honneur d'un peuple est d'un seul tenant.»*

« Il n'y a plus, à part Alain Soral, d'antidreyfusards déclarés en France »

« Donc l'identité nationale est, selon Barrès, un attribut, une propriété, une disposition innée. Il définit le nationalisme comme l'acceptation d'un déterminisme. L'identité, selon Péguy, ne délivre pas l'individu de toute responsabilité, elle relève de sa responsabilité. Le passé qu'il porte en lui est, tout ensemble, ce à quoi il doit des comptes et ce dont il est comptable. Péguy et Barrès invoquent l'un et l'autre l'héritage, mais pour Barrès l'héritage est une hérédité, pour Péguy l'héritage c'est de la noblesse oblige. La cause semble aujourd'hui entendue. Il n'y a plus, à part Alain Soral, d'antidreyfusards déclarés en France. Son complotisme échevelé fait, Internet aidant, de plus en plus d'adeptes - peut-être que ça va changer - mais on le voit, la gauche comme la droite se réclament de Zola et du *J'accuse.*

« Et, je crois que Péguy est aujourd'hui encore un gêneur, un empêcheur de tourner en rond »

« Mais, en même temps, emportée pas son élan post-national, notre époque ne sait plus faire la différence entre Péguy et Barrès, ni entre la poussée raciste et la poussée cornélienne. Elle a déclaré la guerre aux héritiers par souci d'égalité, par respect de la diversité, pour empêcher que l'identité ne fasse obstacle à la reconnaissance de l'autre, par amour du présent et des outils communicationnels, elle a choisi, jusque dans les lieux de la transmission, de liquider l'héritage. Et, je crois que Péguy est, aujourd'hui encore, un gêneur, un empêcheur de tourner en rond. Il retire à cette liquidation l'alibi de l'antidreyfusime, de l'antifascisme, et de l'antiracisme. Il la dénude, il la dépouille de son habit de lumière, et il nous permet donc de voir cette politique dite d'ouverture à la créativité et à l'altérité pour ce qu'elle est : une politique de décivilisalisation. »

Exergue:
Alain Finkielkraut, 64 ans, est écrivain, philosophe et essayiste. Il fait partie du cercle fermé des intellectuels français qui se disent héritiers de l'engagement moral sans concession de Charles Péguy.

Alain Finkielkraut [2]
Péguy [3]
Orléans [4]
identité nationale Edwy Plenel [5]
Dieudonné [6]
Affaire Dreyfus [7]
socialisme [8]

image une:

Gratuit :: non